



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes

1810.

Cervantes Saavedra, Miguel de

PARIS

Chap. I. Du caractère et des occupations du fameux don Quichotte de la Manche.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78743](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-78743)

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Du caractère et des occupations du fameux
don Quichotte de la Manche.*

DANS un village de la Manche, dont je ne me soucie guère de me rappeler le nom (1), vivait, il n'y a pas long-temps, un de ces gentilshommes qui ont une vieille lance, une rondache rouillée, un cheval maigre et un levrier. Un bouilli, plus souvent de vache que

(1) C'est là que Cervantes avait été mis en prison. Voyez sa
vie.

de mouton, une vinaigrette le soir, des œufs frits le samedi, le vendredi des lentilles, et quelques pigeonneaux de surplus le dimanche, emportaient les trois quarts de son revenu. Le reste payait sa casaque de drap fin, ses chausses de velours avec les mulles pareilles pour les jours de fête, et l'habit de gros drap pour les jours ouvriers. Sa maison étoit composée d'une gouvernante de plus de quarante ans, d'une nièce qui n'en avait pas vingt, et d'un valet qui faisait le service de la maison, de l'écurie, travaillait aux champs et taillait la vigne. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il étoit vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très-matinal, et grand chasseur. L'on prétend qu'il avait le surnom de Quixada ou Quésada. Les auteurs varient sur ce point. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'il s'appelait Quixana. Peu importe, pourvu que nous soyons certains des faits.

Lorsque notre gentilhomme étoit oisif, c'est-à-dire les trois quarts de la journée, il s'appliquait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de goût, de plaisir, qu'il en oublia la chasse et l'administration de son bien. Cette passion devint si forte, qu'il vendit plusieurs morceaux de terre pour se former une biblio-

thèque de ces livres, parmi lesquels il préférait sur-tout les ouvrages du célèbre Félician de Silva. Cette prose claire et facile, qui presque jamais n'a de sens, lui paraissait admirable, sur-tout dans ces lettres si tendres où les amans s'expriment ainsi : *La raison de la déraison que vous faites à ma raison affaiblit tant ma raison, que ce n'est pas sans raison que je me plains de votre beauté.* Cette manière si naturelle de parler enchantait notre gentilhomme. Il était seulement fâché de ne pouvoir deviner ce que cela voulait dire, et se donner la torture pour comprendre ce qu'Aristote lui-même aurait eu bien de la peine à expliquer. Il ne laissait pas encore d'être un peu étonné des prodigieuses blessures que don Bélianis faisait et recevait; quelque habiles que fussent les chirurgiens, il lui semblait qu'il en devait rester des cicatrices extraordinaires : mais il passait tout à l'auteur, en faveur de cette aventure interminable qu'il promet en terminant son livre. Plusieurs fois notre gentilhomme fut tenté de prendre la plume et d'achever ce beau chef-d'œuvre : malheureusement le temps lui manqua.

Il avait souvent des querelles avec le curé du village, homme instruit, et gradué à Si-

guence, sur le plus ou moins de mérite de Palmerin d'Angleterre et d'Amadis de Gaule. Maître Nicolas, barbier du lieu, s'était hautement déclaré pour le chevalier du soleil, et n'estimait après lui que don Galaor, frère d'Amadis, parce que, disait-il, celui-là était assez accommodant, et qu'il ne pleurait pas toujours comme son langoureux frère. Enfin, notre gentilhomme, uniquement occupé de ces idées, passait les jours et les nuits à s'en repaître. Cette continuelle lecture et le défaut de sommeil lui desséchèrent la cervelle : il perdit le jugement. Sa pauvre tête n'était plus remplie que d'enchantemens, de batailles, de cartels d'amour, de tourmens, et de toutes les folies qu'il avait vues dans ses livres. Il n'avait pas le moindre doute sur la vérité de ces récits, et disait sérieusement que le Cid Rui Dias avait été bon chevalier, mais infiniment au-dessous du chevalier de l'Ardente Épée, qui d'un seul revers coupait deux géans par le milieu. Il estimait encore plus Bernard de Carpio, qui vint à bout de Roland l'enchanté, comme Hercule vint à bout d'Antée. Le grand Morgante ne lui déplaisait point ; il le trouvait assez bien élevé pour un géant. Mais son favori, son ami de cœur, était Renaud de Montauban,

sur-tout quand il le voyait sortir de son château pour aller détrousser ceux qu'il rencontrait. Il chérissait tant ce héros, qu'il aurait volontiers donné sa gouvernante, et sa nièce par-dessus, pour avoir le plaisir de froter les oreilles de ce traître de Ganelon.

Bientôt il lui vint dans l'esprit l'idée la plus étrange que jamais on ait conçue. Il s'imagina que rien ne serait plus beau, plus honorable pour lui, plus utile à sa patrie, que de ressusciter la chevalerie errante, en allant lui-même à cheval, armé comme les paladins, cherchant les aventures, redressant les torts, réparant les injustices. Le pauvre homme se voyait déjà conquérant par sa valeur l'empire de Trébisonde. Enivré de ces espérances; il résolut aussitôt de mettre la main à l'œuvre. La première chose qu'il fit fut d'aller chercher de vieilles armes couvertes de rouille, qui depuis son bisaïeul étaient restées dans un coin. Il les nettoya, les rajusta le mieux qu'il put; mais il vit avec chagrin qu'il lui manquait la moitié du casque. Son adresse y suppléa; il fit cette moitié de carton, et parvint à se fabriquer quelque chose qui ressemblait à un casque. A la vérité, voulant éprouver s'il était de bonne trempe, il tire son épée, et, le frappant de

toute sa force, il brisa du premier coup tout son ouvrage de la semaine. Cette promptitude à se rompre ne laissa pas de lui déplaire dans un casque. Il recommença son travail, et, cette fois, ajouta par dessus de petites bandes de fer qui le rendirent un peu plus solide. Satisfait de son invention, et ne se souciant plus d'en faire une nouvelle épreuve, il se tint pour très-bien armé. Alors il fut voir son cheval, et, quoique la pauvre bête ne fut qu'un squelette vivant, il lui parut plus vigoureux que le Bucéphale d'Alexandre, ou le Babiéca du Cid. Il rêva pendant quatre jours au nom qu'il lui donnerait, ce qui l'embarrassait beaucoup ; car, devant faire du bruit dans le monde, il désirait que ce nom exprimât ce qu'avait été le coursier avant sa noble destinée, et ce qu'il était devenu. Après en avoir adopté, rejeté, changé plusieurs, il se détermina pour *Rossinante*, nom sonore selon lui, beau, grand, significatif. Il fut si content d'avoir trouvé ce nom superbe pour son cheval, qu'il résolut d'en chercher un pour lui-même ; et cela lui coûta huit autres jours. Enfin il se nomma don Quichotte. Mais se rappelant qu'Amadis ne s'était pas contenté de s'appeler seulement Amadis, et qu'il y avait joint le nom de la Gaule sa

patrie, il voulut aussi s'appeler *don Quichotte de la Manche*, pour faire participer son pays à la gloire qu'il acquerrait.

C'était quelque chose que d'avoir des armes, un demi-casque de carton, un coursier déjà nommé, un nom imposant pour lui-même; mais le principal lui manquait encore; c'était une dame à aimer; car un chevalier sans amour est un arbre sans fruit, sans feuilles, une espèce de corps sans âme. Si pour mes péchés, disait-il, ou plutôt pour mon bonheur, je me rencontre avec un géant, ce qui arrive tous les jours, et que du premier coup je le renverse, le partage par le milieu du corps, ou enfin l'oblige à se rendre, ne me sera-t-il pas agréable d'avoir une dame à qui l'envoyer, afin que, se présentant devant elle, il vienne se mettre à genoux, et lui dise d'une voix soumise: Madame, vous voyez ici le géant Caraculiambro, souverain de l'île de Malindranie. L'illustre chevalier que la renommée ne peut jamais assez louer, don Quichotte de la Manche, après m'avoir vaincu en combat singulier, m'a prescrit de me rendre aux pieds de votre grandeur pour qu'elle dispose de moi.

O que notre héros fut content de lui lorsqu'il eut fait ce discours! et qu'il le fut davantage

quand il eut trouvé le nom de sa dame ! On prétend qu'il avait été jadis amoureux d'une assez jolie paysanne des environs, qui jamais n'en avait rien su ou ne s'en était guère souciée. Ce fut elle qu'il établit la souveraine de son cœur. Elle se nommait Aldonza Lorenzo ; mais, voulant lui donner un nom plus convenable à une princesse, il l'appela *Dulcinée du Toboso*. C'était dans ce village qu'elle demeurait. Ce nom, qui lui coûta du travail, lui parut aussi harmonieux, aussi agréable, aussi expressif que tous ceux qu'il avait choisis.
